

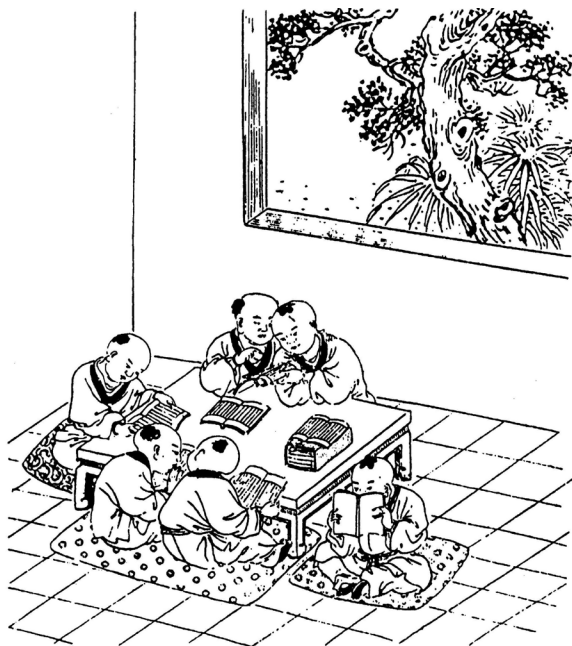
Cyrille J.-D. Javary

*Les Rouages
du Yi Jing*

Eléments pour une lecture raisonnable
du *Classique des Changements*



Éditions Picquier





INTRODUCTION



Grand livre du Yin et du Yang, le *Yi Jing* ou « Classique des Changements » (que l'on voit encore souvent orthographié *Yi King*) est l'un des plus profonds malentendus qui se soit tissés entre la Chine et l'Occident.

Voilà un ouvrage qui depuis plus de deux mille ans occupe dans la civilisation chinoise une place comparable à celle que le *Discours de la méthode* tient dans la nôtre et qui, sous nos latitudes, est ignoré, refoulé pourrait-on dire, et relégué au rayon divinatoire des librairies et des esprits. Malgré cela, il a rencontré un large public, encouragé par la caution d'auteurs célèbres mais étrangers au domaine chinois comme jadis Leibniz et naguère Jung, et le plus souvent épris d'ouverture intellectuelle ou d'exotisme culturel. Pourtant, rares sont ceux qui,

découvrant le *Yi Jing*, réalisent qu'ils ont entre les mains à la fois le socle de toute la pensée chinoise, l'origine de son originalité et l'une des plus fascinantes machines à connexions que l'esprit humain ait pu produire.

Il est à peine exagéré de dire que c'est pour créer les matériaux dont la lente distillation aboutira au *Yi Jing* que furent inventés, il y a trente-cinq siècles, les idéogrammes, ces étranges signes d'écriture toujours en usage au pays du Milieu. La « légende dorée » racontant l'origine du *Yi Jing* lui assigne comme créateurs quatre des plus grands héros de l'histoire chinoise. En premier, Fu Xi, le père de la civilisation chinoise, mythique inventeur des quatre piliers sur lesquels elle repose : l'écriture, les rites, la cuisine et le *Yi Jing*. Wen Wang ensuite, le Roi Ecriture, qui a réellement vécu et fonda, en 1150 avant notre ère, la plus prestigieuse dynastie de l'Antiquité, celle des Zhou. Vint après lui son second fils Zhou Gong, le sage Duc des Zhou, administrateur modèle qui paracheva l'œuvre de son père et dont disait s'inspirer le quatrième personnage de la légende fondatrice : Confucius lui-même, le « maître de dix mille générations » qui règne toujours sur l'esprit chinois.



Comme toute légende, celle-ci n'est qu'une fable, mais, comme souvent les légendes chinoises, elle proclame une vérité sous une forme imagée. Elle affirme que le *Yi Jing* remonte au plus haut de l'histoire chinoise et qu'il n'est ni la parole d'un dieu ni l'œuvre d'un héros mais le résultat d'un processus collectif étendu sur des dizaines de générations.

Que Confucius (551-479), qui n'a rien de légendaire, soit mêlé de près à ce conte (il lui est attribué la totalité des commentaires officiels du Texte canonique écrit par ses trois prédécesseurs) constitue en fait une marque éloquente de l'estime dans laquelle, dès la dynastie Han (206 av. notre ère-220 ap.), les lettrés tiendront le *Livre des Changements*.

Cela n'empêchera pas les Occidentaux, quand ils le découvriront (fort tardivement d'ailleurs, la première traduction en fut réalisée, en latin, il y a à peine trois siècles), de mépriser souverainement le *Yi Jing*, le cataloguant sans appel parmi les livres de sorts et autres rebuts des âges prélogiques. Le malentendu tient au fait que le *Yi Jing* n'est pas qu'un livre, un texte qu'on lit du début à la fin, mais un ouvrage que l'on consulte quand on en a besoin. Lorsqu'on hésite sur la voie à suivre, sur une attitude à prendre, sur un choix à faire, un

dilemme à résoudre, on peut alors s'en servir pour ce qu'il est dans la pratique : un manuel d'aide à la prise de décision. Malheureusement, comme il n'existe rien de comparable en Occident et aucun mot dans nos langues pour désigner ce genre d'usages et que de plus sa mise en œuvre requiert des manipulations aléatoires, les premiers qui le rencontrèrent, les jésuites envoyés par Louis XIV à la cour de Pékin, n'y virent qu'une superstition indigène, une niaiserie divinatoire analogue à celles qu'ils condamnaient dans leur propre pays. En conséquence, ils adoptèrent pour le décrire comme pour le traduire un vocabulaire issu de la cartomancie (« tirer » le *Yi Jing*, « infortune », etc.) qui masquait complètement la rigueur de son organisation, qui est elle-même l'aboutissement d'un long processus de rationalisation commencé à l'orée de l'âge du bronze.

DES FISSURES AUX FIGURES :

RÉSUMÉ DE L'HISTOIRE DU *YI JING*

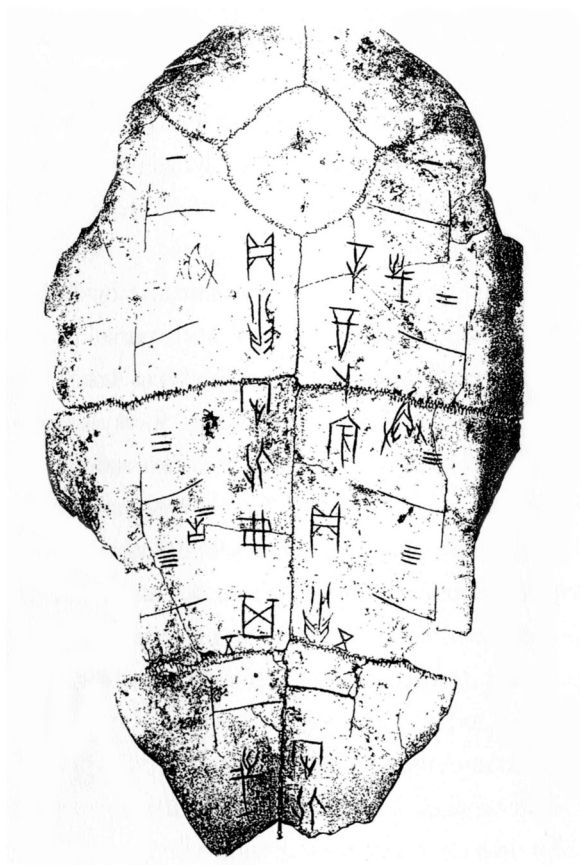
ans l'Antiquité, lorsqu'ils avaient des décisions à prendre, les souverains de la dynastie des Shang (XVII^e-XII^e siècles avant notre ère) avaient l'habitude de consulter leurs ancêtres défunts. Le moyen qu'ils employaient pour cela était des offrandes de viande, découpées à la



chinoise c'est-à-dire avec les os, qu'on plaçait sur des brasiers sacrificiels car le feu était réputé traverser les mondes. La chaleur produisait sur les os des fendillements qui étaient « lus » avec soin car on considérait qu'ils représentaient la réponse des ancêtres à la question qui leur avait été posée. Assez fruste à l'origine, ce procédé, qui contient pourtant déjà en lui deux des quatre « inventions » de Fu Xi (le rite du culte des ancêtres et l'attribution d'une fonction religieuse à la nourriture), allait de siècle en siècle, comme le dit le professeur Vandermeersch, « raffiner sa pratique en bricolant sa théorie¹ ».

On passa alors d'une pratique globalement animiste à un système plus impersonnel, plus abstrait, pour tout dire énergétique. Pour résumer à larges traits les étapes de ce processus², disons simplement que les anciens Chinois, à force de réfléchir sur leur pratique, allaient s'apercevoir que l'échec ou la réussite d'une entreprise dépendait moins de l'opinion que pouvaient en avoir les ancêtres défunts que de son adéquation avec le moment, c'est-à-dire de la qualité de son couplage

CARAPACE RITUELLE. ÉPOQUE SHANG.



avec la configuration momentanée de l'univers, au moment de sa réalisation.

L'interrogation changeant de nature, les moyens employés pour y pourvoir allaient changer aussi. Les offrandes carnées furent abandonnées au profit des carapaces de tortue. A cause de la forme ronde comme le ciel de leur partie dorsale et des multiples secteurs, tels (les champs de) la terre, ornant leur plastron ventral, les tortues sont un modèle réduit analogique de l'univers tel que se le figurent les anciens Chinois. Les brasiers furent remplacés par des sortes de tisons chauffés qui étaient appliqués en des points précis de la carapace, préalablement évidés de manière à réduire l'infinie diversité des fendillements possibles à des formes prédéterminées, et donc plus faciles à analyser.

L'image de la carapace en page précédente montre le degré d'achèvement auquel était parvenu ce mode de pensée. La carapace, naturellement divisée en deux par le sillon central, présente deux séries de fissures superposées, organisées dans une parfaite symétrie en miroir et chacune numérotée. On aperçoit aussi de part et d'autre du sillon central des signes gravés à même la surface de la carapace. Ces signes, les ancêtres des caractères chinois actuels, constituent le résumé technique

臨縮 本		
	篆韻 諧	說文 解字
汗 簡		
	祖己 壺文 積古 所引	
論語 大澍		
	叔龜 敦銘 清館 引	
	郭龜年印 釋篆分韻	亞敦 積古
		名印 漢韻
	唐庚公種 政頌石書	



de l'analyse que les officiants avaient tirée des formes caractéristiques des fissures.

On peut voir cette carapace comme un prototype complet de ce que sera le *Yi Jing* une quinzaine de siècles plus tard. Tous les principes logiques mis en œuvre dans le *Livre des Changements* sont déjà là, en particulier l'organisation de la réponse sous la forme d'un double ensemble d'éléments linéaires, disposés verticalement selon une stricte logique positionnelle et résumés par un texte écrit. Cela va jusqu'à l'orientation en miroir des fissurations et des caractères des deux réponses, qui témoignent de la formulation de l'interrogation de départ sous

FORME TRADITIONNELLE DU CARACTÈRE TORTUE.

la forme d'une « double question » qui est restée jusqu'à nos jours une des manières classiques d'utiliser le *Yi Jing*.

Conservées à l'époque pour vérification ultérieure du diagnostic qui avait été établi et noté par écrit, puis oubliées deux millénaires durant, ces carapaces ont été fortuitement retrouvées à l'orée du ^{xx}e siècle. Depuis lors, l'archéologie en a livré un très grand nombre et, en les étudiant méticuleusement, les paléographes y ont découvert une somme de renseignements sur les événements et les personnages de cette période historique. Mais leur plus grand étonnement fut de retrouver gravées sur ces carapaces des phrases entières du Texte canonique du *Yi Jing*. Cette filiation directe bouleversait toute l'idée qu'on se faisait de l'Antiquité, l'histoire du *Yi Jing* se mettait à ressembler à sa légende.

Les chercheurs ont alors constaté que vers l'an mille avant notre ère, précisément à l'époque de la fondation de la dynastie des Zhou par Wen Wang, vraisemblablement en raison de la raréfaction des tortues d'eau douce, l'antique système des brûlages avait été progressivement abandonné et remplacé par une consultation directe des archives. La procédure de détermination de l'archive s'appuyait sur une conception cyclique du temps, familière aux

Chinois. L'interrogation portant sur la configuration énergétique d'un moment ne pouvait être unique, il y avait forcément déjà une tortue portant les mêmes types de fissures que celles qui seraient apparues si on avait procédé sur le moment à un brûlage. Il suffisait de déterminer laquelle, tâche qui fut confiée à une procédure aléatoire dont la méthode des tiges d'achillée — toujours utilisée de nos jours — garde le souvenir.

Par la suite, on chercha à alléger le système. Remarquant que, finalement, les appréciations portées sur les carapaces étaient constituées d'un assez petit nombre de caractères, on les regroupa par similitudes et on les transcrivit sur un support plus maniable, des petites lattes de bambou. Ce qui allait être le *Yi Jing* était déjà devenu un « livre ». Il ne restait plus aux lettrés de l'époque qu'à le polir en réduisant l'infinie variété des circonstances à soixante-quatre situations types qui deviendront, après l'invention, vers le III^e siècle avant notre ère, des représentations linéaires, les hexagrammes.

C'est finalement durant la dynastie des Han que le *Yi Jing* prendra sa forme définitive : un Texte originel réparti en soixante-quatre brefs chapitres et des Commentaires canoniques organisés en dix sections, le tout ne dépassant pas dix mille caractères !

A partir de la dynastie des Han, le *Yi Jing* servira de référence officielle, de vocabulaire de base et de théorie globale à la quasi-totalité de ce qui se pensera en Chine jusqu'à l'invasion des troupes coloniales occidentales. Source même de la dialectique chinoise, il constitue la voie royale pour se familiariser avec la manière de penser chinoise en général, comme avec tout ce qu'elle a créé comme réalisations originales.





ZHONG KUI COMBATTANT UN DÉMON.



Du changement au Yin-Yang
Les fondements du Yi Jing



L'argument du *Yi Jing* tient tout entier dans son nom : *Classique* (*jing*) des *Changements* (*yi*), deux termes qui en disent long et qui méritent qu'on s'y arrête un peu. *Classique* d'abord, car son sens français originel – ce qui doit être appris en classe – est bien plus restreint que tous ceux que contient l'idéogramme chinois. Le caractère *jing* (經), est composé de trois éléments : à gauche, le signe général de la soie (纟), marque commune à tous les mots en relation avec ce qui est tissé et, au sens figuré, organisé en réseau. Dans la partie droite, on trouve en haut la représentation d'un triple influx (《》) placé au-dessous d'une ligne figurant le sol (—). Il s'agit de l'évocation d'une texture invisible, d'une vibration souterraine, d'un flux impalpable analogue à ceux que l'acupuncteur stimule avec ses aiguilles ou à ceux

que le géomancien mesure à l'aide de sa boussole. En dessous est représenté le signe **工** qui évoque l'équerre des charpentiers, et qui est le symbole de tous les outils qui aident à bâtir sur terre et à intervenir dans un réseau.

Associant les idées d'outil, de réseau et de structure, le sens originel du caractère *jing* était: fils de chaîne (la structure invisible qui sert d'armature à un tissage). De là, il s'est étendu jusqu'à désigner les méridiens de l'acupuncture (la structure énergétique du corps humain grâce à laquelle on peut agir sur lui), et aussi ceux de la géographie. Il désigne enfin, à son niveau le plus figuré, tout texte servant d'armature intellectuelle à une science, une pratique ou une civilisation. A ce titre, le *Yi Jing*, premier en importance des ouvrages confucéens, devait être connu par cœur des candidats aux examens impériaux grâce auxquels étaient recrutés tous les fonctionnaires chinois, du jardinier jusqu'au Premier ministre.



Yi



Jing

Quant au caractère *yi* (易) changement, ce qu'il dessine est bien intéressant. Il est formé par la combinaison d'un signe représentant le soleil (日) et d'un autre (勿) les fils de la pluie qui tombe. A cause des instruments utilisés pour les tracer, ces deux composants sont plus reconnaissables dans la forme ancienne des caractères, celle qui avait cours jusqu'à l'invention du pinceau et du papier au 1^{er} siècle de notre ère.

Le sens global de ce caractère naît de la simple juxtaposition de ces deux images naturelles : les changements de temps — l'incessant passage de la pluie au soleil et du soleil à la pluie — servent d'emblème à l'idée générale de changement. Cependant, « changement » n'est pas l'unique sens de cet idéogramme. Une seconde signification de ce caractère, au moins aussi courante que la première, est : « simple, facile ! » Rien d'étonnant à cela : quoi de plus *facile* que de voir les choses *changer*, il suffit de leur laisser le temps. Toutefois, étant donné qu'il existe bien d'autres idéogrammes signifiant « changement », on peut imaginer que ce second sens n'est pas étranger au choix du caractère *yi* pour nommer officiellement le vieux *Classique*. Comme si on avait désiré affirmer par là que le *Yi Jing* est le contraire d'un livre difficile, caché, masqué, sibyllin, en un mot : ésotérique.

Qu'il ne soit pas toujours simple à comprendre est une évidence ; lorsqu'on ambitionne de rendre compte de la complexité même de la vie et qu'à l'autre bout de la planète, trente-cinq siècles plus tard, ce qu'on a construit fonctionne encore, c'est qu'on n'a pas sacrifié la subtilité à la simplicité.

Mais cela ne réserve pas pour autant le *Yi Jing* à une élite : il est ouvert à tous, même s'il ne s'ouvre pas d'un coup. Comme presque tout ce qui est chinois, son apprentissage requiert une certaine patience et un peu de méthode. La première ne peut se trouver qu'en chacun, la seconde est l'objet de ce livre.

Il est enfin un dernier sens de l'idéogramme *yi* qui paraît surprenant au premier abord : « loi fixe ». Il s'explique pourtant de lui-même dans la mesure où les Chinois ont pris le changement comme étalon de leur manière de concevoir le monde. Il n'est pas impossible d'ailleurs que le caractère *yi* ait pris ce dernier sens *a posteriori* et justement à cause du *Yi Jing*, dont un passage



proclame sans ambages : « La seule chose qui ne changera jamais est que tout change toujours tout le temps³. » Cette affirmation, en effet, n'est paradoxale qu'en apparence. Elle constitue en fait une base solide sur laquelle il est possible de bâtir une conception générale et une stratégie efficace de la vie quotidienne.

Cependant, se donner le changement généralisé comme base immuable est aventureux si l'on ne dispose pas d'outils pour s'y repérer. C'est là qu'intervient une des trouvailles les plus remarquables de la pensée chinoise : Yin et Yang, deux termes, qui ont historiquement partie liée avec le *Yi Jing*. C'est en effet pour expliquer et généraliser les concepts et les stratégies mis en œuvre par le *Classique des Changements* qu'ils furent « inventés ». Ils apparaissent pour la première fois, avec le sens global et abstrait qu'ils ont gardé jusqu'à nos jours, dans un passage du « Grand Commentaire » (« Xi Ci », le plus important des dix Commentaires canoniques du *Yi Jing* attribués à Confucius) qui résume presque toute la dialectique chinoise :

一 陰 一 陽 之 謂 道

yi
Une fois

yin
Yin

yi
une fois

yang
Yang

zhi
cela

wei
est appelé

dao
Tao